



Les confidences d'**Audrey Tautou**, la Thérèse Desqueyroux du film-testament de **Claude Miller** Page E 8

L'appel à la déstabilisation de **Raphaëlle de Groot** Page E 3

CULTURE

CAHIER E - LE DEVOIR, LES SAMEDI 24 ET DIMANCHE 25 NOVEMBRE 2012



HITCHCOCK

Le cinéaste et ses muses derrière le rideau de *Psycho*



PHOTOS: FOX SEARCHLIGHT

ODILE TREMBLAY
à New York

Qui a oublié la célèbre scène de la douche avec le meurtre de Marion Crane (Janet Leigh) au Motel Bates? La musique stridente de violons et de violoncelles de Bernard Herrmann semblait aiguïser chaque coup de couteau. Le découpage en plans serrés accélérât le rythme fou du crime. L'eau, le sang, les cris, le pommeau et l'œil soudain vitreux sont iconiques. *Psycho*, d'Aldrich Hitchcock, chef-d'œuvre d'épouvante en noir et blanc (1960), contribua à mettre au monde le thriller moderne.

Les membres de l'équipe d'Hitchcock réunis devant la presse dans un hôtel de New York en témoignent ces jours-ci. Le film est axé sur la vie du maître britannique aux côtés de son épouse et collaboratrice Alma Reville. Nerveux, le cinéaste Sacha Gervasi? On le serait à moins. Lui qui n'avait jusque-là dirigé que des documentaires joue son va-tout avec cette production imposante. Quand Anthony Hopkins et Helen Mirren

(réunis pour la première fois et heureux de leur sort) se font la paire, ça crée des étincelles. L'ombre des nominations aux Oscar flotte sur leurs interprétations. Des Oscar, Hopkins n'en a rien à cirer. Il n'aime pas les concours entre acteurs et le crie à tous les vents. Quant à Scarlett Johansson, muse de Sofia Coppola et de Woody Allen, la voici dans la scène de la douche, qui fait quand même moins peur que dans la version d'origine. En couleur, tout ça, Sacha Gervasi s'est payé la traite en opposant ces rouges et verts au noir et blanc du film original.

Pour *Psycho*, Hitchcock avait fait signer à son équipe une consigne de silence. Les cinémas n'admettaient aucun retardataire. Le suspense n'était pas qu'à l'écran. Il avait financé le film lui-même, tant le projet effrayait le studio. Sa femme Alma l'a beaucoup secondé.

Dans l'ombre de Gein
À la base de *Psycho*, le livre de Robert Bloch sur les méfaits d'Ed Gein, adapté au

scénario par Joseph Stefano. Gein, tueur dans les jupons de sa maman au Wisconsin, utilisait la peau de ses victimes pour faire des abat-jour et d'autres pièces coquines de mobilier. Pour la petite histoire, les crimes d'Ed Gein inspirèrent également *Silence of the Lambs*. Anthony Hopkins l'aura donc beaucoup fréquenté. Sacha Gervasi a d'ailleurs mis le vrai tueur en scène dans le film (joué par Michael Wincott), en fantôme qui surveille tout.

De Londres, Hopkins nous a rejoints par Skype. Incarner des personnages qui ont existé, ça le connaît. «Jouer Nixon dans le film d'Oliver Stone est mon cinéaste préféré. Mais Hitchcock est mon plus grand défi. Avec *Rear Window*, *Vertigo*, *North by Northwest*, *Psycho* trône au-dessus de ma liste, dit-il. J'étais à Manchester quand j'ai vu *Psycho* en 1960. Je n'ai jamais été aussi fier de ma vie.»

La silhouette d'Hitchcock, tout le monde la connaissait: bouille ronde, crâne dégarni, bedaine proéminente et côté pince-sans-rire. Le

cinéaste britannique, adopté par Hollywood, faisait des apparitions éclair dans tous ses films et présentait lui-même sa série télé. «J'ai revu ses films, étudié ses mimiques, expliqué Anthony Hopkins. Il avait un accent cockney qui revenait dans les moments d'émotion. J'ai perdu du poids pour endosser le gros corps postiche. On m'a maquillé et transformé le visage. Mais il fallait surtout devenir lui sans être lui. Il m'a touché, cet homme, avec ses femmes blondes idéalisées, son lien de confiance avec Alma, l'humour de leurs rapports.»

«Est-ce Hopkins par Hitchcock ou Hitchcock par Hopkins? On ne sait pas, estime Danny Huston, qui incarne un scénariste dans le film. Parfois, l'homme et sa mythologie se confondent.»

L'esprit d'Hitchcock
La femme d'Hitchcock, Alma, possédait, de son côté, des contours totalement mystérieux. «Personne ne savait trop à quoi elle ressemblait, déclare Helen Mirren. En fait, elle mesurait 4 pieds, 8 pouces. Et je ne pouvais rétrécir pour l'incarner. Alors, j'ai essayé de capter son

VOIR PAGE E 3 : HITCHCOCK

«Il était un psychologue de nature, avait lu Freud et connaissait le côté sombre des êtres. Il maîtrisait l'art de créer une atmosphère.»

— Anthony Hopkins

HITCHCOCK

CULTURE

D'une reine Christine à l'autre



ODILE TREMBLAY

C'est le visage magnifiquement éclairé de Greta Garbo que je revois, à l'heure d'évoquer la reine Christine de Suède. Dans le film de Rouben Mamoulian (1933), la Divine, Suédoise elle aussi, mais parlant anglais à l'écran — il faut ce qu'il faut —, était libre et belle en souveraine du XVII^e siècle. A la fin du film, un gros plan sur son visage nous la montrait à la proue du navire l'emportant vers l'exil. Christine n'avait pas envie de crier «*Je suis le roi du monde*» façon DiCaprio sur son *Titanic*. Et pour cause: roi, elle l'avait été — son père voulait un fils et lui donna le titre masculin —, mais ne l'était plus, ayant abdiqué. Une mystérieuse mélancolie voilait les traits parfaits de Garbo, cheveux au vent, filant plein Sud vers sa liberté, son destin nébuleux. Le royaume de Suède semblait s'effacer de sa mémoire.

Dans le film de Mamoulian, romancé à souhait, Christine se déguisait en garçon pour rejoindre son amant dans une auberge. Il n'y était pas question d'amours saphiques, mais de liberté de mœurs hétérosexuelles. On ne badinait pas avec ces choses dans l'Amérique des années 30. Fallait lui arranger le portrait, à cette reine bisexuelle. Acceptables, les amants. On taisait ses maîtresses.

Dans la vraie vie, on la disait laide, petite, avec un long nez crochu, lui reconnaissant tout de même de beaux yeux bleus au regard perçant. Garbo allait l'immortaliser sous ses traits sublimes. Qui voulait au cinéma d'une reine laide?

J'aimais lire sur la vie de cette souveraine qui avait attiré Descartes à sa cour pour mieux éclairer son esprit, et finit par s'expatrier à Rome, convertie au catholicisme sans abdiquer sa liberté pour autant. Fallait-il que le luthéranisme ait été étouffant pour que le catholicisme lui soit apparu comme une voie de délivrance. Cette reine Christine, intellectuelle, libertaire, amie des arts, des Lumières, polyglotte prônant la paix et la faisant régner, adepte de la chasse à l'ours, jurant comme un charretier dans sa Suède luthérienne, était moderne avant la lettre, fascinante et farfelue.

Le mouvement féministe a longtemps élevé aux nues cette femme allergique à tous les carcans, dont celui du mariage, qui troqua son sceptre pour vivre à sa guise en Italie ou ailleurs, au grand scandale des bien-pensants. Elle avait également à peu près ruiné la Suède et transporté une partie de ses trésors en quittant le pays. À charge de revanche, sans doute.

Nulle n'est parfaite.

Alors, l'autre soir, au TNM devant la pièce que Michel Marc Bouchard, au texte, et Serge Denoncourt, à la mise en scène, ont consacré à cette Christine de Suède auréolée de légende, je songeais à quel point chaque créateur se nourrit de lui-même et des codes de son époque pour adapter la vie d'un personnage historique. Bouchard a d'abord écrit un scénario, fort documenté, sur cette reine-là, qui sera porté à l'écran par le Finlandais Mika Kaurismäki (on attend le film en 2014). La pièce *Christine, la reine garçon* a suivi.

Céline Bonnier, vrai caméléon, est sublime dans ce rôle-là, éblouissante d'énergie, enlaidie pour mieux se coller au personnage, plaquant ses beaux cheveux sur son crâne, sans maquillage et sans apprêts, même un peu tordue pour les besoins de la cause. Seule l'affiche du spectacle restitue l'actrice belle, très maquillée et sophistiquée, jouant du contraste avec la pièce. Aujourd'hui du moins, une femme a le droit d'être laide, sur les planches en tout cas, et lesbienne par-dessus le marché. Ai-je dit qu'il s'agissait d'un des meilleurs spectacles du TNM: décors, costumes, mise en scène, jeu, texte? Bravo!

Mais c'est Michel Marc Bouchard que j'entendais en filigrane. Il aurait pu dire: «*La reine Christine, c'est moi!*», comme Flaubert le fit pour Madame Bovary. Uniquement homosexuelle, cette fois. Et la Suède d'antan a de ses allures du Québec d'aujourd'hui!

Sa reine Christine s'en prend à un peuple qui ne sait pas lire mais seulement calculer. Elle attaque la culture du divertissement, appelle à un niveau de conscience supérieure, à une curiosité scientifique, philosophique et artistique plutôt qu'à la culture du ragot. À la paix plutôt qu'à la guerre. Michel Marc Bouchard s'adresse à son peuple par sa voix. Puisse-t-il être entendu!

On songe qu'aujourd'hui la reine Christine prendrait le bâton de pèlerin pour promouvoir l'art, la finesse et l'intelligence, pour inciter à une éducation de qualité, à l'ouverture d'esprit, aux œuvres de subtilité, qu'elle défendrait même, un coup parti, un certain cinéma de création menacé par ceux qui ne savent que calculer. Sauf qu'elle a fini *drop-out*, cette reine de Suède. Après s'être battue pour le bien commun, Christine, trop brimée, vira donc capot et choisit son bien-être en adoptant l'errance. Espérons qu'elle se sentirait moins seule désormais et monterait au front avec ses semblables en choisissant le combat collectif. J'entends Michel Marc Bouchard le souhaiter aussi. Après tout, le passage du temps devrait servir à quelque chose: améliorer le monde, par exemple. Vœux pieux, je sais, mais c'est si important de rêver.

otremblay@ledevoir.com

DANSE

Partir du cliché au lieu d'y arriver

Le roman à l'eau de rose forme le cœur du *Projet Harlequin* de la danseuse Nancy Leduc

FRÉDÉRIQUE DOYON

Qu'ont en commun les romans Harlequin, la danse contemporaine et le cinéaste Michel Lam? Ils sont tous au cœur du *Projet Harlequin*, conçu par la danseuse Nancy Leduc, qui a commandé une courte chorégraphie à quatre artistes ayant pour matière principale les célèbres romans à l'eau de rose.

Michel Lam mais aussi la metteuse en scène Evelyne de la Chenelière et deux autres réalisateurs, Mario Calvé et Alain DesRochers, donnent corps à un des récits qui ont enflammé l'adolescence de Nancy Leduc, interprète invitée à piloter un projet chez Danse-Cité. Une aventure à la fois ludique et teintée d'éléments autobiographiques, de sa jeunesse nourrie de romans Harlequin à son désir de monter une pièce sans vrais chorégraphes, pour exploiter sa formation en jeu et en mise en scène.

«*À l'aube de l'adolescence, j'avais tout ça [les romances] comme une éponge*», se souvient celle qui a toujours beaucoup lu de tout dès l'enfance.

De cet univers et de sa vie familiale «*colorée*», elle a retenu ce goût avéré pour le kitch, bien senti dans ses chorégraphies passées, comme *Ces enfants terribles*.

Cette littérature stéréotypée, à laquelle plusieurs refusent même le vocable littéraire, elle l'assume et va même jusqu'à dire que nous sommes tous un peu des héros et des héroïnes de romans Harlequin, à un moment dans nos vies.

«*Qu'on en ait lu ou pas, on finit tous par rencontrer quelqu'un qu'on aime et on doit composer avec ça: comment aimer, la rupture, l'insécurité*», estime la danseuse, qui campe l'héroïne dans les quatre courtes pièces. Selon elle, on ne peut pas ne pas tenir compte du phénomène Harlequin, avec ses millions de bouquins vendus. «*Il y a un besoin de la masse de s'évader dans ces livres-là...*»

Passion toxique

Chaque «*chorégraphe*» a choisi un roman d'après son ti-



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le *Projet Harlequin* est formé de quatre chorégraphies inspirées par autant de romans choisis d'après leur titre.

tre. Le solo d'Evelyne de la Chenelière, tiré du roman *Mara la cruelle* (Janet Dailey, 1982), porte sur «*la découverte du désir à travers l'enfance, l'adolescence et le monde adulte*», décrit Nancy Leduc.

Le duo signé par Alain DesRochers revisite *La cascadeuse et le cowboy* (Patti Beckman, 1989) et aborde l'attraction passionnelle.

Le trio de Mario Calvé pénétre dans *Dans l'ancre du fauve* (Anne Mather, 1978) pour en extraire la toxicité des relations.

Quant au quintette de Michel Lam, inspiré du roman *Au grand galop d'une roulotte* (Margaret Rome, 1979) — titre «*sans bon sens!*» à la base du *Projet Harlequin* —, il explore la solitude.

«*Le plus inspirant et le plus difficile, c'est le vertige*, raconte Michel Lam à propos de son expérience. *On a beaucoup moins de ressources qu'au cinéma, mais dans cette limite de l'espace et des cinq corps, on se retrouve devant une infinité de possibilités.*» Surtout avec l'apport «*essentiel*» des danseurs (outre Nancy Leduc: Mathilde Monnard, Annik Hamel, David Pressault, Benoît Leduc, Dany

Desjardins et Guillaume Chouinard) et de la dramaturge Sophie Michaud. Quant à la matière, le cinéaste paraphrase Hitchcock: «*Partir du cliché au lieu d'y arriver.*» Le banal a nourri de grands films...

À écouter Nancy Leduc, les Harlequin ont peut-être servi de prétexte pour travailler avec des gens de théâtre et de cinéma, avec leurs codes souvent mieux compris du grand public que ceux de la danse.

Cette incursion dans d'autres langages artistiques, aussi riche que «*confrontante*» et «*déstabilisante*» pour la danseuse, lui a permis de renouveler ses vœux envers son métier et son milieu: «*Là, j'ai envie d'être avec des spécialistes de la chorégraphie, qu'en deux mots, tout le monde se comprenne et que ça roule en studio...*»

Comme quoi une petite rupture vient parfois fouetter à nouveau le désir...

Le Devoir

PROJET HARLEQUIN

De Nancy Leduc, du 28 novembre au 8 décembre au théâtre de Quat'Sous

SUPPLÉMENTAIRES! 11 + 12 DÉCEMBRE

«UN CHEF-D'ŒUVRE [...]»

UN TEXTE RICHE, PROFOND, DIVERTISSANT [...] UN INCONTOURNABLE DE CETTE SAISON THÉÂTRALE.»

C'EST BIEN MEILLEUR LE MATIN, PREMIÈRE CHAÎNE, R-C

«D'ABORD, IL Y A LE SUPERBE TEXTE DE MICHEL MARC BOUCHARD. ENSUITE, LA BRILLANTE MISE EN SCÈNE DE SERGE DENONCOURT ET, FINALEMENT, UNE SUPERBE DISTRIBUTION SUR LAQUELLE TRÔNE LA MAJESTUEUSE CÉLINE BONNIER. UN ÉVÈNEMENT THÉÂTRAL MAJEUR.»

JOURNAL MÉTRO

«SI VOUS AVEZ À VOIR UNE PIÈCE CETTE ANNÉE [...] LA CRÉATION À VOIR!»

PUISQU'IL FAUT SE LEVER, 98,5 FM

«UN PERSONNAGE COMPLEXE ET FASCINANT QUI SE RÉVÈLE AVEC GRÂCE SOUS LES TRAITS DE LA COMÉDIENNE CÉLINE BONNIER. [...] UNE DISTRIBUTION BÉTON.»

LE DEVOIR

«IL Y A DANS CHRISTINE, LA REINE-GARÇON TOUS LES ÉLÉMENTS DU SPECTACLE PARFAIT... UNE PIÈCE PROMISE À UN GRAND SUCCÈS.»

LE TÉLÉJOURNAL, RADIO-CANADA/RDI



UNE CRÉATION DE MICHEL MARC BOUCHARD

MISE EN SCÈNE SERGE DENONCOURT

UNE PRÉSENTATION

BANQUE NATIONALE

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE



À L'AFFICHE JUSQU'AU 12 DÉCEMBRE!
TNM.QC.CA 514.866.8668



ESPACE GO

SUPPLÉMENTAIRES
Les 13 et 14 déc. à 20h
et le 15 décembre à 16h

Un ravissement. À voir absolument! La metteuse en scène Brigitte Poupart a évité l'écueil de la caricature par une approche audacieuse. Clémence DesRochers ressort de ce spectacle-là vraiment transfigurée. Pascale Montpetit met à profit tout son bagage de comédienne pour servir les mots de Clémence. La musique et la voix d'Ariane Moffatt se marient à merveille à cette poésie mélancolique.

Claude Deschênes, Le Téléjournal, Radio-Canada

Brigitte Poupart signe une mise en scène qui réussit à joindre harmonieusement la présence scénique des musiciens et la musique originale magnifique d'Ariane Moffatt à la performance de Pascale Montpetit. Cette dernière nous offre ici un tour de force et prouve à tous qu'elle a tous les talents. Visiblement en pleine forme, le plaisir et la passion sont au rendez-vous pour la comédienne. Clémence DesRochers s'est réjouie de ne s'être point reconnue dans ce spectacle, car ici elle est devenue plus grande qu'elle-même. La démesure, elle est là. Pascale St-Onge, montheatre.qc.ca

Pascale Montpetit a réussi à trouver toutes les couleurs et les nuances des personnages qu'elle aborde comme une comédienne, ce qui fait qu'on n'est jamais dans l'imitation de Clémence DesRochers. Le montage des textes de Brigitte Poupart est réussi. Les chansons d'Ariane sont vraiment très bonnes.

Stéphane Leclair, C'est bien meilleur le matin, Radio-Canada

Le pari qu'a voulu relever Brigitte Poupart, c'était de faire entendre la variété des écritures de Clémence DesRochers et ce pari-là est réussi. Pascale Montpetit est vraiment formidable. Elle a un côté enfant comme Clémence, émerveillé, presque candide. En même temps, avec toute son impudeur, son irrévérence, il y a des moments où vraiment on est émus. Un feu roulant. On ne s'ennuie pas. Pour ça, c'est sûr que le pari est relevé.

Elsa Pépin, Voir

DÉMES

DU 13 NOVEMBRE

AU 8 DÉCEMBRE

2 0 1 2

À PARTIR DE L'ŒUVRE DE CLÉMENCE DESROCHERS

DRAMATURGIE MISE EN SCÈNE BRIGITTE POUPART

MUSIQUE ORIGINALE ARIANE MOFFATT

D'UNE

32 A

THÉÂTRE ESPACE GO
4890 BOUL. SAINT-LAURENT MONTRÉAL
BILLETTERIE: 514 845-4890 ESPACEGO.COM



laït

PARTENAIRE DU SPECTACLE

transat

PARTENAIRE DE SAISON

CULTURE › ARTS VISUELS



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Raphaëlle de Groot parsème un peu partout des parcelles de son art depuis plus de dix ans.

Le goût de l'inconnu

La lauréate du prix Sobey 2012, Raphaëlle de Groot, appelle à la déstabilisation et au dépaysement

JÉRÔME DELGADO

D'une simplicité désarmante, la tête sur les épaules et toujours ces yeux lucides, tirés de ses racines flamandes, Raphaëlle de Groot ne s'est pas pointée au rendez-vous auréolé et le ton hautain. Trois jours plus tôt, elle revenait pourtant de Toronto avec en poche la plus prestigieuse des récompenses pour un artiste canadien de moins de 40 ans, le Sobey. Le Sobey, c'est 50 000\$, attribués après une année de tri impliquant vingt-cinq artistes et cinq experts de tout le pays. Raphaëlle de Groot, qui parsème un peu partout des parcelles de son art depuis plus de dix ans, est sortie lauréate de cette longue campagne.

Celle qui traîne depuis trois ans un projet intitulé *Le poids des objets* a accepté de livrer ses impressions malgré son emploi du temps chargé. Elle tenait cette semaine deux performances sous forme de lectures, au Musée des beaux-arts et à l'Université Concordia, en complément de cette cueillette d'objets dont elle présente des traces à la galerie Graff (voir autre texte).

Un prix, ça ne change pas l'monde. Enfin, pas pour Raphaëlle de Groot, qui assure que le Sobey ne la transformera pas. Oui, la somme est énorme, mais dans sa manière très terre à terre de vivre, elle souligne que ce montant correspond à un an de salaire. Rien à voir avec sa perception de ce

concours en 2002, alors qu'elle figurait parmi les demi-finalistes de la première édition.

«*En 2002, dans mon imaginaire de jeune fille dans la vingtaine, c'était comme si on allait gagner un million de dollars. Ça semblait tellement énorme*», dit celle qui, par la suite, a récolté le prix Pierre-Ayot en 2006 et le prix Graff en 2011, deux distinctions plus modestes.

Les mondes parallèles

À 38 ans, aujourd'hui mère d'un bambin à moitié italien, Raphaëlle de Groot obtient le prix Sobey à sa cinquième nomination. Ça en dit long sur la constance de son travail... et sur la difficulté pour un jury d'opter pour une pratique éparse, sans l'appui d'un chef-d'œuvre. Par comparaison, un Jean-Pierre Gauthier, lauréat en 2004, ou un David Altmejd, primé en 2009, avaient déjà épâté le milieu, le premier avec *Le concierge est parti dîner*, une de ses premières œuvres cinématiques, le second avec son immense volière fantaisiste à la Biennale de Venise 2007.

Raphaëlle de Groot n'est pas l'artiste d'un genre vite résumé. Oui, il y a des éléments qui reviennent, comme la collecte ou l'immersion dans des communautés bien définies (des aveugles, des religieuses, des ouvriers). Mais en véritable touche-à-tout, elle fait autant dans l'installation que dans le dessin intimiste. Elle peut aussi bien coudre que mouler, toucher à la peinture, à la performance, à la vidéo.

Toutes ces histoires de prix et de concours, qu'elle dit ne pas courir, la font méditer. Elle ricane à l'idée de devoir comparer l'art à une performance athlétique, comme si pour être la meilleure, il lui fallait être celle qui «*fait les choses les plus grosses*». Au fond de son âme sage et peu matérialiste, elle se dit qu'heureusement, les jurys n'en sont pas là.

«*De plus en plus, a-t-elle noté, il y a une reconnaissance d'un travail qui n'est pas dans le tout-donné, dans des œuvres qui se suffisent.*»

Elle a toujours favorisé ce qu'elle appelle «*la question d'incomplétude*», soit la présentation fragmentaire d'ensembles plus vastes. L'exposition n'est pas une fin en soi et, à ses yeux, une œuvre consiste en une série de «*relations entre plusieurs choses qui n'ont pas lieu dans le même espace-temps*».

«*Mon point de chute est toujours à côté, avant, devant. Et c'est assumé*», dit-elle. Dans ses expositions, le spectateur doit arriver forcé à la conclusion que ce qu'il ne voit pas est plus grand que ce qu'il voit.

Pas de pièce figée, fixée. Pas de propos non plus d'artiste-génie. Raphaëlle de Groot pense davantage à traduire des affects humains que ses états d'âme. Depuis le temps de ses études à l'UQAM, elle a cherché à se défaire de «*l'empreinte d'artiste romantique et moderne*» qui l'habitait. Elle s'est mise à l'écoute des autres, à relever leurs traces. Hier, elle récoltait la poussière ou les empreintes digitales; au-

jourd'hui, elle collecte des objets personnels, «*ceux que les gens rangent dans un fond de tiroir sans jamais oser les jeter*». «*Mon investigation, résume-t-elle au sujet du projet *Le poids des objets*, porte sur cet espace où le sens des choses est dans un mouvement de déprise.*»

Après tant d'années à fréquenter des mondes parallèles à celui de l'art, ce que le jury du prix Sobey a souligné, Raphaëlle de Groot constate qu'elle a tout fait pour ne pas laisser s'exprimer son «*je d'artiste romantique*». Ses choix de dessiner à l'aiguille ou de se couvrir entièrement la tête ont été de belles métaphores de cette attitude d'ouverture. Ils illustrent aussi l'inconnu, le dépaysement, qu'elle défend presque à s'enrager.

«*On est dans un monde du contrôle, de la maîtrise, de la performance, de l'affirmation, dit celle qui renie tout ça. Il y a beaucoup à gagner dans le fait de se déstabiliser, de ne pas comprendre. C'est comme avec l'art contemporain: les gens se butent à une incompréhension. Ce n'est pas de l'incompréhension, c'est de l'inconnu. Pour moi, il faut embrasser ça. Les gens, quand ils ne comprennent pas, ils referment la porte. C'est facile de rejeter ça et de ne parler que de ce que l'on sait.*»

Collaborateur
Le Devoir

D Voir aussi · Un survol en images du parcours de Raphaëlle de Groot. ledevoir.com/culture/artsvisuels

Village des valeurs

RAPHAËLLE DE GROOT

Œuvres récentes, galerie Graff, 963, rue Rachel Est jusqu'au 8 décembre

JÉRÔME DELGADO

Depuis 2009, Raphaëlle de Groot parcourt le monde, chargée comme une mule. *Le poids des objets*, projet entamé en Alberta, poursuivi en Italie, au Québec et au Mexique, repose sur une infatigable collecte d'objets hétéroclites. Seul point commun: leur état de quasi-abandon, qualifié par l'artiste de «*déprise*».

En salles d'exposition, le projet a pris plus d'une forme, dont celle de la vidéo-performance où de Groot apparaît littéralement en mule, marchant avec un sac bien rempli sur le dos. Pour son premier solo à Graff, le Prix Sobey 2012 propose trois séries d'images de ces arte-

facts de la petite vie qu'elle a rassemblés.

L'installation *Documents* présente, au sol, des reproductions de ces fantômes de vies antérieures. Cette impression est particulièrement forte devant l'uniforme très réaliste qui accueille les visiteurs. Les photos *Collections* sont posées, elles, sur des étagères. On les manipule à notre guise, un peu comme si on fouillait dans la malle familiale. Il y en a de tous les formats et de tous les prix.

Enfin, le volet le plus intéressant découle d'un rapprochement de cette collection avec celle d'un musée. Les photos mettent sur un pied d'égalité des objets similaires. Difficile de dire lequel bénéficie déjà de l'aura institutionnelle. On fait dès lors face à nos valeurs et à notre attachement aux choses.

Collaborateur
Le Devoir



SOURCE GALERIE GRAFF

Raphaëlle de Groot, *70 objets emportés avec moi*, 2011.

Une touche-à-tout à l'écoute des autres

2000-2002: *Mémoire vive*, projet collectif qu'elle dirige pour le compte du centre Dare-Dare et du Centre d'histoire de Montréal.

2001: *Dévoilements*, centre Occurrence, série de dessins nés avec la collaboration des religieuses hospitalières de Saint-Joseph.

2006: *En exercice*, galerie de l'UQAM, probablement sa plus vaste exposition, marquée entre autres par une série de performances autour d'un trapèze et suivie de sa seule monographie.

2009: début du projet *Le poids des objets*, à la Southern Alberta Art Gallery, de Lethbridge, et au Lieu, de Québec.

2012: projets menés dans le cadre du *Poids des objets* lors de résidences au 3^e Impérial, de Granby, à Guadalajara (Mexique), au Musée de la civilisation et à la galerie d'art Foreman.

HITCHCOCK

SUITE DE LA PAGE E 1

énergie, d'être elle, pas physiquement. Sa fille Patricia disait: «*Mon père était un homme ordinaire. Ma mère faisait tout.*» C'est à Alma que Patricia a consacré une biographie, plutôt qu'à son illustre père. Ce livre m'a aidée à créer le personnage.»

Le jeune James D'Arcy incarne, saisissant de ressemblance, Anthony Perkins. «*L'acteur avait été si convaincant dans le rôle du tueur Norman Bates qu'il lui a collé à la peau*, rappelle-t-il, et il n'a jamais pu s'en débarrasser. Moi, je ne jouais pas Norman Bates, mais Anthony Perkins. Ça m'a donné une vraie liberté.»

Alfred Hitchcock a épâté Anthony Hopkins: «*L'époque était à la censure. Les cinéastes n'avaient même pas le droit de montrer une cuvette dans une salle de bains. Avec ce film-là, il a battu le système. Il était un psychologue de nature, avait lu Freud et connaissait le côté sombre des êtres. Il maîtrisait l'art de créer une atmosphère. Je crois qu'il a été influencé par Les diaboliques de Cluzot, qui laissait aussi sentir que quelque chose de terrifiant se prépare à arriver.*»

Pour tout dire, cela faisait huit ans qu'Hopkins était pres-



FOX SEARCHLIGHT
Helen Mirren incarne Alma, l'épouse d'Alfred Hitchcock.

senti pour le rôle. «*Plusieurs cinéastes avaient défilé*, explique Sacha Gervasi, et rien n'aboutissait. La compagnie Montecito a fait venir 26 ou 27 réalisateurs en audition. J'étais celui qui avait le moins de chances de l'emporter, mais ils ont aimé la façon dont je parlais de l'histoire d'amour entre Hitch et Alma et j'ai été choisi pour réaliser le film. Plus tard, le scénariste de *Psycho*, Joseph Stefano, est venu sur le plateau, en me disant: «*Vous m'avez redonné ma jeunesse. L'esprit de l'homme est dans le film.*» Sacha Gervasi tenait sa récompense.

Le Devoir

Notre journaliste a séjourné à New York à l'invitation de Fox Searchlight.

IDÉE ORIGINALE
SYLVAIN BÉLANGER SOPHIE CADIEUX
MISE EN SCÈNE
SYLVAIN BÉLANGER

DU 13 NOVEMBRE AU 1^{ER} DÉCEMBRE 2012

LES MUTANTS

FINALISTE DU «**PRIX DE LA CRITIQUE 2011 - MONTRÉAL**»
TOP 5 - THÉÂTRE 2011 DE CHRISTIAN ST-PIERRE

SUPPLÉMENTAIRES LES SAMEDIS 24 NOVEMBRE ET 1^{ER} DÉCEMBRE À 20 H

BANQUETTE ARRIÈRE

LA LICORNE

4559, AVENUE PAPINEAU
BILLETTERIE: 514 523-2246
WWW.THEATRE.LICORNE.COM

RÉSEAU ADMISSION
514 790-1245 OU 1 855 790-1245
WWW.ADMISSION.COM

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

HÔTEL-MOTEL PRÉSENTE EN COPRODUCTION AVEC ORANGE NOYÉE, EN CODIFFUSION AVEC ESPACE LIBRE ET EN ASSOCIATION AVEC VOLCANO (CANADA), NECESSARY ANGEL ET AURORA NOVA PRODUCTIONS BERLIN

DE NASSIM SOLEIMANPOUR
TRADUCTION DE PAUL LEFEBVRE
MISE EN SCÈNE DE PHILIPPE DUCROS ET MANI SOLEYMANLOU

**LAPIN BLANC
LAPIN ROUGE**

DU 28 NOVEMBRE AU 15 DÉCEMBRE 2012

UN INTERPRÈTE DIFFÉRENT À CHAQUE REPRÉSENTATION
SOPHIE CADIEUX, FABIEN CLOUTIER, PATRICE DUBOIS, KATHLEEN FORTIN, ÉVELINE GÉLINAS, MATHIEU GOSSSELIN, OLIVIER KEMEID, AMIR KHADIR, ALEXIS MARTIN, MONIQUE MILLER, ÉTIENNE PILON, ÉVE PRESSEAU, DOMINIQUE QUESNEL ET SÉBASTIEN RICARD

CONCEPTEURS ROMAIN FABRE, THOMAS GODEFROID, CATHERINE LA FRENÉRIE ET CAROLINE TURCOT

Espace Libre 514-521-4191
www.espaceclibre.qc.ca

Productions HOTEL-MOTEL OrangeNoyée

Conseil des Arts de Québec LE DEVOIR

CULTURE › THÉÂTRE

Rebrasser les traditions

L'esprit des Fêtes débarque sur les scènes québécoises avec son folklore, son humour grinçant et ses revues décapantes

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

Chaque année, en décembre, des artistes de théâtre prennent un malin plaisir à revisiter les us et coutumes du temps des Fêtes. Il est une théâtralité dans ces rituels qui stimulent indubitablement l'imaginaire des créateurs. Certains d'entre eux reconduisent les traditions, d'autres les célèbrent, d'autres encore en proposent des versions profondément revues et corrigées. Certains, cultivant l'irrévérence, iconoclastes devant l'Éternel, vont même jusqu'à se railler des traditions, n'hésitant pas un instant à les malmener.

Commençons en douceur notre vue d'ensemble. S'il est une production qui est devenue une véritable tradition dans la métropole, si bien qu'elle rivalisera bientôt avec le *Casse-Noisette* des Grands Ballets, c'est *Décembre*, la féerie chantée de Québec Issime. Créé à Saguenay en 2003, le spectacle pour toute la famille se déroule dans un village qui ressemble à s'y méprendre à celui qu'on trouve sous le sapin. « On traverse toutes les étapes qui entourent la préparation et la célébration de Noël », explique la directrice artistique Marie-Eve Riverin. On survole aussi les légendes et les mondes féeriques qui font partie de notre folklore. Décembre permet selon moi au public de prendre une pause de toute la frénésie de consommation et de retrouver son cœur d'enfant. »

Dans l'église du Gesù sera donnée *La pastorale des santons* de Proverbe. Dans ce spectacle pour toute la famille, cinq comédiens incarnent 16 santons, ces figurines d'argile qui représentent les protagonis-



Ci-dessus, le spectacle musical *Noël 1933*, au théâtre Exaltemp; et *MTL_APK (Montréal Apokalypse)*, présenté à la Sala Rossa.

nistes de la Nativité. « C'est un spectacle de Noël, sur Noël, et qui se déroule dans une église, mais c'est quand même ouvert sur toutes les cultures et toutes les religions, tient à préciser le metteur en scène Michel Forgues. On assiste à la naissance d'un espoir que la bonne volonté et la paix puissent surgir dans le cœur des êtres. »

Le Théâtre Exaltemp reprend, cette année à la salle Fred-Barry, *Noël 1933*, un spectacle musical qui nous entraîne dans le quartier Saint-Henri au plus fort de la crise économique des années 30. Quatorze chants à cappella, des airs religieux, folkloriques ou traditionnels, sont interprétés par 11 comédiens-chanteurs. « C'est une célébration de

la solidarité », explique l'auteur Dominique Grenier. La représentation divertit tout en donnant un recul sur la surconsommation de notre époque. Le metteur en scène Jean Turcotte a su insister sur les relations entre les personnages, sur la fraternité qui s'établit entre deux familles ouvrières. »

Ces réveillons qui tournent mal

Il est des réveillons qui tournent mal, si mal à vrai dire qu'on ne peut s'empêcher d'en rire à gorge déployée. Au théâtre Mainline, on pourra voir *Le père Noël est une ordure*, la pièce créée par le Splendid en 1979, celle-là même qui a inspiré un film à Jean-Marie Poiré en 1982. « Très peu de gens connaissent la pièce originale, estime le metteur en scène Benoît Ruel. Pourtant, l'histoire diffère énormément, amenant même les personnages dans une tragédie que l'on ne voit pas venir. Nous n'avons pas besoin de mettre en scène le comique; il est là, dans les répliques tranchantes et les situations loufoques. Ce qui nous semblait plus intéressant, c'était d'humaniser ce classique. L'humour ne se fait que mieux sentir, même si parfois le rire est jaune. »

À la Sala Rossa, le 21 décembre, jour de la fin du monde selon le calendrier maya, on donne l'ultime représentation de *MTL_APK (Montréal Apokalypse)*, un spectacle inspiré de la bande dessinée dans lequel 24 comédiens incarnent 90 personnages plutôt caricaturaux. « Je me suis amusé à imaginer ce qui pourrait arriver, ce que les gens pourraient faire si Montréal était

sur le point d'exploser, précise l'auteur et metteur en scène Jocelyn Roy. C'est une plongée dans les tourments humains, mais on rit beaucoup. »

C'est dans un esprit aussi débridé que le Théâtre du Futur a créé *Clotaire Rapaille, l'opéra rock*, un spectacle dans lequel six comédiens et quatre musiciens donnent vie à 70 personnages. Avec ce « drame épique et visionnaire », en reprise au Théâtre d'aujourd'hui, Guillaume Tremblay, Olivier Morin et Navet Confit ont su cristalliser les questionnements identitaires qui sous-tendent et déchirent le Québec d'aujourd'hui. « Le ton est léger, diffamatoire et condescendant, à l'image de Clotaire », explique Olivier Morin. Après une année très chargée où tout le monde a eu le loisir d'accuser à tort, à travers ou à leur tour carrés rouges, carrés verts, libéraux, péquistes, anglais et fonctionnaires, j'espère que les gens auront le courage de venir se faire titiller le cerveau limbique et de se faire dire qui ils sont vraiment par un Français. »

Au rayon des réveillons qui prennent une fâcheuse tournure, on peut sûrement ranger aussi les aventures rocambolesques relatées dans les *Contes urbains* présentés à La Licorne par le Théâtre Urbi et Orbi.

Bilans annuels

Le Théâtre du Party chinois est de retour avec une troisième mouture de *Dinde et farces*, un cabaret de Noël animé par François Bernier et Guillaume Girard. Cette année, on nous promet un virage à droite. « Au revoir questionnements artistiques profonds et recherches expérimentales, peut-on lire sur le site d'Espace libre, bienvenue aux placements de produits, aux vedettes de la télévision, aux réflexions confortables et à la sensibilité exacerbée. »

Voilà qui nous mène tout naturellement à la revue annuelle du Rideau vert. Cette année, Serge Postigo dirige six comédiens dans *2012 revue et corrigée*, une suite de parodies mettant en scène les grands de ce monde. Dans un registre assurément plus politique, Les Zartistes sont de retour, un peu partout au Québec, avec leur revue de l'année: *ZAP 2012*. On suppose que la soirée organisée par le Théâtre Tétard, *Cabaret politique et bouffonneries*, notamment présentée au Petit Medley, sera de la même eau.

Collaborateur
Le Devoir

D Lire aussi › Pour plus d'information sur ces événements, visitez ledevoir.com/culture/theatre

MÉDIAS

Action, réflexion

Terre des cons, Année rouge et autres récits de la crise

STÉPHANE BAILLARGEON

C'est parti. Les livres sur la crise du printemps commencent à s'accumuler: *Les pantins de la destruction* du poète Paul Chamberland; *Après le printemps* du blogueur Pierre-Luc Brisson; *Le dictionnaire de la révolte étudiante*; *Terre des cons* du romancier Patrick Nicol; *Année rouge* du journaliste Nicolas Langelier. La vaguelette cache probablement une déferlante qui devrait bientôt frapper pour tenter de comprendre ce qui a bien pu se passer.

Les petits livres de Nicol et de Langelier se démarquent en proposant des productions littéraires hybrides, impures, mélangeant le personnel et le collectif, le je et le nous. Les deux textes fumants déploient la perspective d'un homme d'âge mûr sur la jeunesse en ébullition. Nicolas Langelier, un peu moins vieux que Nicol, passe beaucoup de temps à se faire croire qu'il appartient encore à la génération qui suit et qui bouge. Leurs deux personnages alter ego semblent confondre leur propre vieillissement et le rajeunissement perpétuel du monde. En plus, ces deux productions à chaud parlent beaucoup de la place des médias, alors allons-y voir.

Remords et insomnie

« J'avais déjà une histoire, celle d'un insomniaque qui va chez ses voisins et qui compose maintenant le premier chapitre du livre », explique Patrick Nicol, joint au cégep de Sherbrooke où il enseigne la littérature. « Je pensais intégrer cette histoire dans un recueil de nouvelles où j'aurais traité des sujets qui m'intéressent: la perte de la culture, les rapports intergénérationnels aussi. Quand est arrivée la grève, j'étais inactif et j'ai décidé d'écrire, d'écrire rapidement, pour garder la cadence du personnage un peu colérique. J'ai donc fait un premier jet rapidement. »

Terre des cons a paru au début du mois. *Année rouge* était lancé cette semaine. « J'ai demandé à plein d'auteurs de m'écrire un deuxième livre pour ma collection "Document" et tous trouvaient que les délais étaient trop serrés », explique le fondateur du magazine *Nouveau projet* et de la maison d'édition Atelier 10. « Je l'ai fait moi-même par nécessité. Je prends toujours des notes au quotidien et je les ai donc retravaillées en septembre. J'ai écrit ce livre dans l'urgence, en un mois. »

Ce qui donne quoi, finalement? Patrick Nicol tient à l'appellation de roman pour décrire son livre où un professeur qui ne dort plus écrit à son ami Philippe pour lui parler de la jeunesse qui s'active, l'émerveille et l'énerve en même temps, surtout quand elle « slame » à 3 h du matin. « On est dans mon univers, en tout cas dans la continuité de mes autres romans, dit l'auteur. J'ai toujours joué sur la frontière de l'autofiction, même si on est tanné d'entendre ce mot-là. C'est aussi un roman en ce sens que ce livre parle du langage, discute des histoires qu'on se raconte. »

Nicolas Langelier ne sait pas trop comment classer son livre, ce journal d'un journaliste qui raconte simplement son butinage entre les écrans, les manifs et les jeunes comédiennes. « Je n'ai pas assez de recul pour comprendre ce que j'ai fait, dit-il. Je me suis laissé porter. J'ai essayé de mettre par écrit des émotions que j'ai ressenties cette année. La forme, le mélange du journal, de l'analyse et des extraits d'articles, s'est comme imposée de manière organique. »

La forme sert le fond, évidemment. Le roman de Nicol met profondément en question le rapport à la culture et l'embourgeoisement qui l'emporte. L'alter ego du romancier écrit à son ami Philippe ces mots terribles: « J'aimerais que rien ne me soit arrivé. Ni

vieillir, ni me taire, ni m'abstenir de frapper, ni m'ennuyer moi-même avec mes histoires culturelles et culinaires. J'aurais souhaité aussi que tu vieillisses autrement. »

Là encore, l'auteur rappelle une de ses obsessions thématiques, un de ses livres précédents s'intitulant *Nous ne vieillirons pas*. « Je crois que mon narrateur est surtout surpris par son incompréhension », explique Patrick Nicol. Il ne comprend pas les codes de la jeunesse. Il a été formé avec la vieille gauche et il ne comprend pas la façon de militer des jeunes. J'ai 48 ans et les communistes ne dansaient pas dans la rue ou le métro comme les jeunes engagés d'aujourd'hui qui utilisent en plus l'image, les médias sociaux, la poésie. Mon personnage se retrouve démuné parce que tout à coup sa culture semble inadéquate. »

Le Chroniqueur

Le roman à coup de marteau frappe sur tout. Les médias reçoivent le plus de coups. Le personnage du Chroniqueur (avec une majuscule) incarne et concentre au pur sirop la connerie de l'intitulé. Le Chroniqueur est une fonction, un idéal type.

« Personnellement, j'ai pris conscience de l'importance des commentateurs médiatisés pendant la grève, explique M. Nicol. Pour moi, Richard Martineau, ce n'était qu'un personnage inintéressant qui sévit sur des postes que je ne fréquente pas. Eric Duhaime, c'est un nom que j'oublie. Je ne réussis jamais à nommer le maire d'Huntingdon. J'ai été obligé d'admettre l'existence de ces faiseurs d'opinion qui ont vraiment battu des records pendant le conflit. »

Dans le texte de Nicolas Langelier aussi, les médias occupent une place centrale. Ils virtualisent le rapport au réel jusqu'à le remplacer. Ils organisent les rapports impériaux et superficiels aux autres. Le 1^{er} avril, Nicolas Langelier lit *Le Journal de Montréal* dans un resto libanais. Il cite la chronique de Joseph Facal et écrit: « Et Martineau, toujours aussi — argh. » Et c'est tout.

La lecture de Marc Aurèle lui offre un contrepoint classique, fournit des conseils pour une existence réussie: « Pendant que tu vis, pendant que tu le peux encore, sois bon. » Les quatre saisons deviennent les errances et les questionnements sur l'engagement privé ou public.

Après un coup de déprime, en pleine manif, M. Langelier quitte le Québec pour une semaine de plage à Cuba. Quand une vieille flamme lui demande de retenter le coup pour fonder un couple, une famille peut-être, il se laisse immédiatement tenter par une nouvelle amie Facebook.

« Le mot média n'a jamais été aussi à propos que maintenant, dit Nicolas Langelier en entrevue. C'est le lien entre nous et tous les événements. Tout passe par là. Répandre des liens sur les médias sociaux devient la forme la plus banale de l'engagement dont on attend encore les effets concrets. »

Le journaliste s'avère particulièrement intéressant quand il juge les positions à chaud. En écoutant des heures et des heures de discours au Monument-National, il note « la pensée magique qui continue d'entourer la souveraineté du Québec », la moitié des orateurs proposant l'indépendance à tous les maux: la pollution, les injustices sociales, etc.

« Dans les faits, qu'est-ce qu'on fait et qu'est-ce qu'on veut vraiment? demande-t-il. Peut-être que notre époque tourne à vide autour du statu quo. D'où peut-être le paradoxe entre l'effervescence du printemps et le résultat des élections. Mais bon, s'il est trop tôt pour oser faire certains bilans, il n'est pas trop tôt pour témoigner. C'est ce que j'ai fait: j'ai essayé de rapporter ce que j'ai vécu, ce que j'ai senti. »

C'est reparti...

Le Devoir

Partenaire de production
QUÉBECOR

LA VEILLÉE présente

PLUSIEURS SOIRS DÉJÀ COMPLETS!

20 NOV. > 15 DÉC.

AUGUST STRINDBERG

LA danse DE MORT

Conception et mise en scène **Gregory HLADY**
Traduction **Michel VITTOZ**

AVEC
Paul AHMARANI, Denis GRAVEREAUX et Danielle PROULX
Concepteurs **Vladimir KOVALCHUK et Nikita U**

OFFRIR À NOËL
la prochaine création de LA VEILLÉE

Des COUTEAUX DANS les POULES
DE **DAVID HARROWER** Mise en scène de Catherine Vidal

Sous forme de billets du spectacle ou de certificats-cadeaux
BILLETTERIE 514-526-6582

THÉÂTRE
PROSPERO

1371, RUE ONTARIO EST
BILLETTERIE 514.526.6582
WWW.THEATREPROSPERO.COM
RESEAU ADMISSION 1855.790.1245

CONSEIL DES ARTS DE QUÉBEC
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
LE DEVOIR

DanseCité
la trace des créateurs

Projet
Harlequin

NANCY LEDUC
TRACES-INTERPRÈTES

Direction artistique et idée originale **NANCY LEDUC** Chorégraphies **EVELYNE DE LA CHENELIERE** femme de théâtre, **MARIO CALVÉ** cinéaste, **ALAIN DESROCHERS** cinéaste et **MICHEL LAM** cinéaste, Interprètes **GUILLAUME CHOUMARD, DANY DESJARDINS, ANNIK HAMEL, BENOÎT LEDUC, NANCY LEDUC, MATHILDE MONNARD** et **DAVID PRESSAULT** Assistante à la création et direction des répétitions **SOPHIE MICHAUD** Musique **MICHEL F CÔTÉ** Costumes **CAMILLE THIBAUT-BÉDARD** Lumières **LUCIE BAZZO** « Spécialiste Harlequin » **MARYSE LOCAT**

28 et 29 novembre 20 h | 30 nov. 19 h | 1^{er} décembre 16 h
5 et 6 décembre 20 h | 7 déc. 19 h | 8 déc. 16 h

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS 100, avenue des Pins Est Sherbrooke
Billetterie du Quat'Sous 514.845.7277 Billetterie Articulée 514.844.2172
quatsous.com | danse-cite.org

CONSEIL DES ARTS DE QUÉBEC
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
LE DEVOIR
CIRQUE DU SOLEIL

CULTURE › MUSIQUE



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

L'album Fox de Karim Ouellet est un genre de croisement bizzarroïde allant de Bon Iver à Rihanna.

Le petit prince futé de la pop

Karim Ouellet largue de nouvelles bombes accrocheuses

PHILIPPE PAPINEAU

Karim Ouellet est un animal rare, pratiquement seul sur sa planète musicale au Québec. Artiste en pleine progression depuis son premier disque, *Plume*, paru en février dernier, le grand guitariste de la capitale est un créateur à la méthode indie, au cœur soul, qui embrasse la pop sans gêne. Son deuxième album, intitulé *Fox*, révèle encore plus son flair et son unicité à coup de bombes accrocheuses mais jamais putes.

C'est qu'il a du talent, Karim Ouellet. On vous a déjà écrit qu'il avait une vieille âme, on pourrait ajouter qu'il a aussi une âme tendre. Avec une voix rassurante et des mélodies puissantes, il réussit à attirer tout en nous faisant taper du pied. *Fox* — un titre en anglais pour un disque tout en français — possède la force d'une pop commerciale, mais avec la créativité des musiques alternatives. Un genre de croisement bizzarroïde entre Bon Iver, Timber Timbre, Vincent Vallières, les Barr Brothers, Outkast, Gnarls Barkley et Rihanna.

D'un calme souverain et d'une sagesse étonnante pour un musicien de 27 ans, Karim Ouellet accepte volontiers l'étiquette pop accolée à son deuxième disque, mais nie que lui et son allié musical, Claude Bégin, aient volontairement poussé dans cette direction. Les pièces se sont construites l'une après l'autre en studio, et ce n'est qu'en fin de parcours que le duo s'est rendu compte de cette tendance pour l'hameçon musical.

« Mais il y a quelque chose de très indie dans notre façon de procéder, raconte Karim Ouellet. On ne travaille pas la pop comme elle "devrait" être travaillée. Dans ce que j'entends à la radio, il y a un gros calcul derrière tout ça, que je ressens beaucoup. Je pense que je suis allé chercher des éléments qui plaisent, mais tout en les ayant déjà en moi; c'est pour ça que ce n'est pas tellement un effort. »

Grand cinéphile — il cite entre autres David Lynch et Wes Anderson —, Karim Ouellet aime revoir un film une deuxième fois pour observer les détails qui se révèlent quand on connaît déjà l'histoire. *Fox* est le genre de disque où l'auditeur peut faire le même exercice. « J'aime ça, créer quelque chose où t'as pas tout cuit du premier coup, et qui en redonne à la deuxième, à la troisième, à la quatrième fois. Ça balance le côté très pop, pour que ça ne soit pas trop facile à écouter! »

Travailler la plume

Sur la pochette de *Fox*, on voit un dessin de Karim Ouellet à côté d'un renard, un animal chargé de symbole. « Le renard rusé, solitaire, animal de fable, de dessins animés... il a un historique. Par contre, je ne lui donne pas de signification en particulier, ça porte à interprétation à 100%. Mais j'avoue que, quand j'ai reçu la pochette, j'ai fait un lien avec *Le Petit Prince*, et j'ai glissé une ou deux références dans la pièce *Fox*. »

Il y a d'autres animaux sur le disque — un loup, un lapin blanc, des vautours, etc. — mais il y a surtout un garçon qui

peine en amour. Karim Ouellet n'a pas de copine, mais il s'est senti bien dans le sujet. « C'est la trame qui me va le mieux, c'est inspirant. Je pars d'un feeling assez réel, mais tout ce que je bâtis est monté de toutes pièces. Je ne raconte aucune histoire vraie là-dessus, ce que j'avais fait sur *Plume* à quelques reprises. Ça me permet de pousser les images et de les faire concorder avec la musique. »

C'est d'ailleurs du côté des textes que Ouellet estime avoir fait le plus grand pas depuis les derniers mois. Si *Plume* s'est écrit quasiment d'un seul jet, *Fox* a demandé du boulot. « Y'a des refrains que j'ai écrits et que j'ai barrés. Et si je faisais quelque chose que je trouvais ordinaire, je ne le laissais pas. Ça surtout été un travail de moi envers moi-même. »

Parions déjà qu'avec *Fox* — dont la pièce *L'amour* joue déjà à la radio commerciale — Karim Ouellet sera plus que jamais dans un autobus sur la 20 entre Québec et Montréal. Plutôt que de vouloir un succès rapide, le chanteur voit son parcours à long terme. « Je me sens seulement sur le chemin de quelque chose. Tranquillement, de plus en plus, mais je n'ai pas l'impression d'avoir bouclé une boucle. »

Le Devoir

FOX
Karim Ouellet, *Abusive Musik*.
En magasin mardi.

D Écouter aussi : *L'amour* tirée de l'album *Fox* de Karim Ouellet. ledevoir.com/culture/musique

Classique: six regards sur les sonates de Beethoven

CHRISTOPHE HUSS

Le pianiste canadien Stewart Goodyear fait paraître une intégrale des *Sonates pour piano* de Beethoven, un accomplissement à 34 ans. Mais il n'est pas le seul...

Stewart Goodyear est le troisième pianiste canadien à graver une intégrale des 32 sonates de Beethoven. Il a eu pour prédécesseurs Anton Kuerti (Analekta) et Louis Lortie (Chandos). Stewart Goodyear joue ces sonates en concert depuis deux ans et son style frappe par sa personnalité affirmée et sa franchise.

À 34 ans, il n'est pas le plus jeune des pianistes à avoir publié une intégrale. En 1970, Daniel Barenboïm (EMI) avait 28 ans. Mais le record est battu aujourd'hui par une Coréenne inconnue de 24 ans, HJ Lim, à laquelle EMI (!) a confié une intégrale (EMI 8CD 4 64952 2).

Mais il y a plus. À l'autre bout du spectre, Decca publie la troisième intégrale de Daniel Barenboïm, 70 ans, et RCA édite le second cycle gravé par le maître de l'école germanique, Rudolf Buchbinder, 66 ans. Pour se coller à cette actualité, EMI et Warner rééditent à bas prix les intégrales précédentes de Barenboïm et de Buchbinder. Au total, six intégrales en deux mois!

Jeunesse

Il semble que beaucoup de fées se soient penchées sur le berceau d'HJ Lim, Coréenne sexy, formée en France auprès d'Henri Barda. Son intégrale est réalisée sur un Yamaha CFX dans la salle magique de La Chaux-de-Fonds. La demoiselle joue la rebelle. Ainsi, son intégrale exclut les *Sonates n° 19 et 20* (des sonatines, rebaptisées sonates). Brendel l'avait fait en concert. Au disque, il n'a jamais osé!

Chez HJ Lim, les sonates sont regroupées selon huit thèmes imaginés par la pianiste et abordés avec une



crâne insolence: tempos rapides, rubatos inattendus (étrange *Pathétique*) mais, surtout, des partis pris, très majoritairement passionnants, qui tiennent en haleine. Devant tous ces jeunes artistes qui croient intelligent de singer les vieux, HJ Lim revendique la fougue et l'insolence de son âge. Certes, il faut faire le tri, mais je ne me souviens pas d'une intégrale aussi inattendue, qui m'ait littéralement « scotchée » à ce point, car même si certains paris sont osés, ils ne sont pas gratuits. Dernier point: le disque n'est ici qu'un sous-produit d'une intégrale qui vise en premier lieu le marché du téléchargement; 10\$ sur iTunes pour les 30 sonates! À ce prix-là, ça vaut le coup de découvrir la titillante rebelle. Et, avec le bouche à oreille qui s'enclenche, ça marche pour elle!

La bataille de la jeunesse, l'excellent Stewart Goodyear la perd à plates coutures. Car le parti pris est proche — un Beethoven dégraissé, plutôt lapidaire et vif —, mais la démarche, plus objective, semble neutre et, surtout, minorée par des prises de son à peine professionnelles, mates et sèches, comme si le piano avait été capté dans une pièce de 20 mètres carrés. Aujourd'hui, interpréter ne suffit plus; il faut accorder parfaitement trois éléments: interprétation, réglage du piano et captation.

Maturité

Pour ceux qui appréhendent les risques, Barenboïm et Buchbinder représentent

des valeurs sûres. C'est peu dire que leurs nouvelles intégrales (Decca et RCA) dépassent leurs premiers essais (EMI, Warner).

L'intégrale Decca de Barenboïm est la bande-son de ses vidéos de concert de 2005 (Decca 10 CD 478 3549). Barenboïm, c'est la magie du son d'un grand poète qui a la faculté de faire tout basculer en un instant. C'est une intégrale de complément, dans laquelle le possesseur de « cycles de référence » ira cueillir des atmosphères. On est proche de l'univers de Barenboïm II (DG, 1984), mais avec plus de libertés et une perfection dans la lettre légèrement moindre. De ce point de vue, le coffret Barenboïm I-EMI a un intérêt nettement inférieur.

L'atout du coffret Warner des Beethoven très sérieux mais distants de Buchbinder est de regrouper *Bagatelles* et *Variations* en plus des sonates. Ces 15 CD représentent une très solide introduction à Beethoven. Contrairement à Barenboïm — ou András Schiff —, le Buchbinder mature de la nouvelle intégrale ne lâche pas la bride: il reste plus que jamais classique, énergique et précis, resserrant et densifiant son approche viennoise pince-sans-rire. Cela dit, dans cette intégrale RCA, comme dans l'ancienne, on respecte et on admire plus qu'on adhère et s'enthousiasme, d'autant que, chez lui aussi, la captation de l'instrument est un peu clinique.

HJ Lim, dans la jeune génération, et Daniel Barenboïm offrent tous deux un regard différent et passionnant, complémentaire des intégrales de référence: Kovacevich (EMI), Brendel III (Philips) et, pour les enregistrements historiques, Wilhelm Kempff I (DG mono).

Le Devoir

D Écouter aussi : La *Sonate n° 12* de Beethoven par la Coréenne HJ Lim. ledevoir.com/culture/musique




Lauréats du 5^e Concours international de composition du Quatuor Molinari

Micheal Cryne (Royaume-Uni) : Prism
Jean-Emmanuel Filet (France) : Ediacara
Jeffrey Peter Koene (Canada-Pays-Bas) : Bioluminescence
Diego Lozano-Verduzco (Mexique) : Musikphantome
Min-Zuo Lu (Chine) : The Five Elements

Dialogue :
Mercredi 28 novembre 2012, 20h
Chapelle historique du Bon-Pasteur,
100 est, rue Sherbrooke, Montréal. Entrée libre

Concert :
Samedi 1^{er} décembre 2012, 20h
Conservatoire de musique de Montréal,
4750, avenue Henri-Julien, Montréal
Billets: 30\$, 25\$, 10\$ (étudiants)

T : 514-527-5515
www.quatuormolinari.qc.ca



DES MOTS SUR MESURE III

Lubo Alexandrov, Lavanya Narasiah et Aditya Verma, Rodrigo Salazar,
Katie Moore, Zale Seck et Madeskimo *chantent en français* accompagnés de Kaba Horo

Billets : 10 \$ en vente au www.accesculture.com/acitivite/desmots ou à la porte

Maison de la culture Ahuntsic-Cartierville | 10 300, rue Lajeunesse 1^{er} étage | Métro Henri-Bourassa | Informations : 514 872-8749



ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

Présenté par


LE TEMPS DES FÊTES À L'OSM

BACH: ORATORIO DE NOËL

COLLEGIUM VOCALE GENT (orchestre et chœur)

PHILIPPE HERREWEGHE, chef

DOROTHEE MIELDS, soprano

DAMIEN GUILLON, contre-ténor

THOMAS HOBBS, ténor

PETER KOIJ, basse

MER. 12 DÉC. 19 H 30

JEU. 13 DÉC. 19 H 30

MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

OSM.CA
514 842-9951

Billets également disponibles à la **Place des Arts**

Partenaires publics

Le Collegium Vocale Gent est présenté en coproduction avec :



Loto-Québec appuie financièrement l'OSM.



Canada Council for the Arts



CONSEIL DES ARTS MONTRÉAL



Bach Montréal

CULTURE DE VISU

Paysages urbains hallucinés

PROXIMITÉS
Nicolas Grenier
Art Mûr,
5826, rue Saint-Hubert
Jusqu'au 22 décembre

MARIE-ÈVE CHARRON

Depuis quelques années, le travail du jeune peintre Nicolas Grenier a pour thème la ville, des vues d'architecture et d'agglomérations urbaines qui, si elles sont fictives, cherchent à révéler des vérités à propos de la vie en collectivité. Les façons d'occuper le territoire qu'il imagine dans ses peintures ont toujours à voir avec les disparités économiques qui prévalent dans la société d'où il tire d'ailleurs des références concrètes.

Les phénomènes de classes sociales, de communautés fermées et d'embourgeoisement de quartiers, tous réels, Grenier les rend particulièrement sensibles dans ses projections urbanistiques. Il en produit des visions exacerbées, voire hallucinées, qui les rendent plus terribles encore, tout en ayant l'audace de les enjoliver, grâce au traitement si singulier qu'il a de la couleur. Sa palette se caractérise par des teintes acidulées et satinées, qui piquent et charment à la fois.

Comme le remarque le peintre David Elliot dans l'opuscule publié en 2011 par la galerie Art Mûr à l'occasion de la dernière exposition de Grenier à Montréal, le séjour de l'artiste à Los Angeles — où, toujours, il vit et travaille à temps partagé avec Montréal — semble lui avoir ouvert les yeux sur des situations d'injustice et d'écarts de richesse que les pratiques urbanistiques façonment ou accentuent. La production picturale de l'artiste est sans l'ombre d'un doute habitée par de telles préoccupations qui, de toute évidence, ne sont pas exclusives à la ville de Los Angeles.

Les plus récentes œuvres de l'artiste, exposées chez Art Mûr, la galerie qui le re-



Nicolas Grenier, *On apprécie la proximité des autres* (diptyque), 2012, huile sur toile.

présente, continuent sur cette lancée et en confirment la justesse sans toutefois verser dans une formule prédéfinie. On y trouve de grandes toiles arborant des configurations urbaines réglées par des impératifs de cloisonnement, de différenciations sociales ou d'aménagements standardisés. Dans *Les mécènes* (2012), par exemple, une parcelle du terrain d'une riche demeure est consacrée à un campement de fortune. Les uns, prospères, se donnent, semble-t-il, bonne conscience en accueillant d'autres, au statut social différent.

Critique sociale

Cette lecture, qui emprunte à la critique sociale, est encouragée par l'autre tableau de cette œuvre en diptyque. Sur un dégradé de vert, se lit un texte composé du point de vue des fortunés proprié-

étaires disant qu'ils veulent accueillir chez eux des manifestants désireux de faire leur critique, ayant eux-mêmes jadis été de jeunes idéalistes. Un certain cynisme se dégage de cette mise en situation où la classe dominante va jusqu'à gérer la contestation de son existence.

D'autres scènes urbaines ou vues d'architecture sont accompagnées de toiles présentant des éléments textuels, cette fois sous forme de schémas qui, entre autres, renvoient de manière plus ou moins directe aux idéologies politiques et à leur positionnement sur un spectre des valeurs. Cette simplification à outrance de la composition sociale se lit sur des fonds déclinant des spectres, ou des chartes, chromatiques, un motif déjà présent dans le travail de l'artiste. Il donne l'impression ici d'ironiser sur la planification urbanistique par le tru-

chement d'une codification chromatique qui traduit les relations sociales en collectivité et leur organisation.

Le cercle chromatique, c'est aussi une référence scientifique à la couleur et à la lumière, matériau du peintre que Grenier maîtrise avec prouesse alors qu'il produit une imagerie que l'on sent également travaillée par d'autres domaines, comme ceux de la photographie et du traitement numérique, en raison de la présence de flous, de halos et de perspectives variées. En cela, et en regard du propos engagé, Nicolas Grenier montre la pertinence tout actuelle de sa peinture.

Collaboratrice
Le Devoir

D Voir aussi La galerie photo de l'exposition **Proximités** sur le site ledevoir.com/culture/artsvisuels

CINÉMA

Magasiner sa révolution

LE GRAND SOIR
Réalisation : Benoît Delépine et Gustave Kervern. Avec Benoît Poelvoorde, Albert Dupontel, Brigitte Fontaine, Areski Belkacem, Bouli Lanners. Image : Hugues Poulain. Montage : Stéphane Elmadjian. *France-Belgique*, 2012, 92 min.

ANDRÉ LAVOIE

Leur cinéma ressemble parfois à une craie frottée violemment sur un tableau noir, une manière comme une autre d'emmerder les bourgeois et les âmes sensibles, et de ravir ceux et celles dont le délinquant intérieur ne sommeille que d'un œil. Ce n'est pas le cas de leurs personnages, toujours prêts pour buter un patron (*Louise-Michel*) ou jouer les casse-cou sur les routes de France (*Mammuth*).

C'est avec le même esprit irrévérencieux que Benoît Delépine et Gustave Kervern plantent leur caméra au milieu d'un décor qui n'a rien à envier à nos temples du magasinage. Les deux cinéastes pourraient même nous faire croire qu'ils ont tourné à Brossard ou Laval, mais ce n'est pas là que l'on pourrait croiser « *le plus vieux punk à chien d'Europe* » (Benoît Poelvoorde, plus déchainé que jamais). En effet, ce rebelle anarchique (et anachronique!) ratisse ce paysage dans tous les sens, bien déterminé à faire la morale aux clients et à rompre la quiétude des petites familles.

Celui qui se fait appeler Not a tout de même une tête de Turc: son frère Jean-Pierre (Albert Dupontel, toujours aussi intense et dévoué), pur produit du capitalisme triomphant... mais sur le point de craquer. Et lorsqu'il perd son boulot de vendeur dans un magasin de lits, la déconfiture s'avère totale. Il embrasse alors la cause désespérée de Not, adoptant son style vestimentaire et sa révolte. Tout cela se passe devant les yeux à la fois perplexes et

ébahis de leurs parents (la chanteuse extraterrestre Brigitte Fontaine et son vieux complice Areski Belkacem, un tandem de choc!), propriétaires d'un restaurant toujours vide et dont la spécialité est la... patate. Dans ce monde artificiel où les arbres semblent incongrus et les affiches publicitaires, du grand art, Not et celui qui répond maintenant au nom de Dead décident qu'une révolution est à faire. Les clients qu'ils agressent seront-ils prêts à les suivre?

Ceux qui aiment l'esprit corrosif du tandem Kervern-Delépine le retrouveront ici intact, presque aussi savoureux que dans *Louise-Michel*. Non seulement ils le maîtrisent avec un haut degré de dérision, voire de pure méchanceté pas toujours subtile, mais ils y ajoutent des considérations politiques que l'on aurait bien tort de ne pas entendre. Loin d'être une version du *Capital* pour les nuls, *Le grand soir* regorge plutôt de moments absurdes qui mettent en relief les travers du consumérisme et la fuite en avant qu'il suppose chez ceux qui le pratiquent avec dévotion.

Comme d'habitude chez ces deux disciples de Marx — Grocho Marx, bien sûr! —, les claques sont généreusement et équitablement distribuées entre les révolutionnaires d'occasion et les masses aliénées. Car ce clan familial improbable, déjanté et décalé, semble davantage guidé par ses impulsions que par une lecture attentive de la réalité, emporté dans un tourbillon d'indignation qui ne le rend guère plus brillant que ceux qu'il souhaite sauver. Au final, dans ce gigantesque décor aussi aseptisé qu'évocateur (de notre démission devant le bon goût, entre autres flèches empoisonnées), *Le grand soir* invite à la révolution, pourvu qu'elle se fasse en riant.

Collaborateur
Le Devoir



Le grand soir invite à la révolution

FUNFILMS



Rencontres et impressions de voyages
Jean-Pierre Tanguy

4 novembre
au 2 décembre
2012

Centre d'exposition de Repentigny, 3, place d'Évry, Repentigny
Mercredi et jeudi : 13 h à 17 h et 19 h à 21 h; vendredi à dimanche : 13 h à 17 h
www.ville.repentigny.qc.ca/expositions

Entrée libre
450 470-3010

inf 2787
450-470-ARTS

Repentigny
Sépanouir

À surveiller



© ARCHITECTURE OPEN FORM

L'exposition **Protéiforme: architecture paramétrique**, en cours depuis jeudi, à la Maison de l'architecture du Québec (181, rue Saint-Antoine Ouest). Jusqu'au 17 février.

L'exposition **Crash Theory**, peintures de Christine Major, à la galerie Donald Browne (372, rue Sainte-Catherine Ouest). Vernissage aujourd'hui, à 16 h.

Les travaux de quatre artistes dont **John Heward**, Prix Borduas 2012, aux galeries Roger Bellemare et Christian Lambert (372, rue Sainte-Catherine Ouest). L'exposition débute aujourd'hui.

Jérôme Delgado

Partenaire de saison
Hydro Québec

MUSEE D'ART DE JOLIETTE

AUTOMNE 2012

MILUTIN GUBASH
LES FAUX-SEMBLANTS
DU 28 SEPTEMBRE AU 30 DÉCEMBRE 2012

MOLINARI, SALA, MUNARI
mSm
Organisée par la Fondation Guido Molinari
DU 28 SEPTEMBRE AU 30 DÉCEMBRE 2012

PENELOPE STEWART
APIAN SCREEN
DU 3 JUIN AU 30 DÉCEMBRE 2012

GROUPE DES 15
Organisée par la MRC de D'Autray
DU 2830 SEPTEMBRE AU 30 DÉCEMBRE 2012

145, rue du Père-Wilfrid-Corbell, Joliette (Québec) J6E 4T4
450 756-0311 | www.museejoliette.org
Ouvert du mardi au dimanche, de 12 h à 17 h,
et en soirée les jeudis du 11 octobre au 13 décembre 2012,
jusqu'à 20 h.

Milutin Gubash, Un coq nommé Milutin (C'est juste une comédienne) (débüt), 2012
Coe empailé et sac de papier brun © Milutin Gubash

Québec
Le Conseil de la région de Joliette
Joliette

Déguin

SÉRIGRAPHIE D'INTERPRÉTATION
| La forêt (2004-2012) |

COLLECTION RAYONNEMENT

POUR COMMANDER
SANS FRAIS
1 866-635-2430
papier@papeteriesaintgilles.com

Papeterie Saint-Gilles

VERNISSAGE

Du 25 nov. au 19 déc.

COLLECTIF
Sélection 2012
et
JACQUES THISDEL
«Mon Noël à la galerie»
(Salon de la galerie)

GALERIE
LINDA VERGE

1049, AVENUE DES ÉRABLES
QUÉBEC (418) 525-8393
www.galerielindaverge.ca

Un
bouchon
s'il vous
plaît!

CULTURE › CINÉMA



METROPOLE FILMS

Christopher Walken: «Leur discipline et leur dévotion [aux musiciens] rejoignent celles de l'acteur.»

Christopher Walken, maître de musique

Partition émouvante, *A Late Quartet* s'est doublé d'un exercice d'introspection pour l'acteur américain

FRANÇOIS LÉVESQUE

Dans son plus récent film, *A Late Quartet*, l'acteur américain Christopher Walken est Peter, un violoncelliste contraint à une retraite anticipée par la maladie. Plus que son état de santé, c'est l'avenir de son quatuor à cordes qui le préoccupe. En effet, l'annonce de son départ agit comme un révélateur au sein du groupe, où couvait une disharmonie latente. Or, alors que se rouvrent de vieilles blessures de cœur et d'orgueil, la musique prévaut. C'est ce qui a touché le comédien.

«Je ne suis pas musicien, mais la musique, comme le jeu, implique la performance devant public. Le film montre le quotidien de musiciens professionnels et ce qu'il leur en coûte pour mener cette vie-là. Leur discipline et leur dévotion rejoignent celles de l'acteur. Lorsqu'on joue une pièce de théâtre en soirée, toute la journée est vécue en fonction de cette représentation. Le même principe s'applique à un sportif de compétition. Je trouvais que le scénario rendait bien compte de cette réalité méconnue du public.»

Le spectacle d'un artiste qui en joue un autre, réel ou fictif, revêt toujours une dimension particulière. Personnage inventé mais ô combien crédible, Peter est un grand artiste. L'est également Christopher Walken, acteur atypique pourvu d'une gueule singu-

lière et d'un débit de voix non moins unique. Hanté par des visions du passé (*The Deer Hunter* — Oscar à la clé) ou du futur (*The Dead Zone*), par un impitoyable (*True Romance*), bandit à cravate (*Batman Returns*) ou escroc à la petite semaine (*Seven Psychopaths*), ange déchu (*The Prophecy*) ou bon Dieu en goquette (*Click*), père manquant (*Catch Me If You Can*), craquant (*Hairspray*) ou impénitent (*5\$ A Day*): une fois qu'on l'a vu dans un rôle, impossible d'imaginer un autre que lui pour l'interpréter.

A Late Quartet offre certes au comédien une partition émouvante, mais pour l'homme, ce fut également l'occasion de méditer sur le chemin parcouru tout en envisageant la suite. Le rôle de Peter commandait cette réflexion. En cela, pour modeste qu'il soit, le film est à marquer d'une pierre blanche dans la carrière de Christopher Walken, lui qui ralentit à peine la cadence après avoir tourné en moyenne quatre longs métrages par année depuis quinze ans.

«Peter est forcé d'arrêter la musique, d'arrêter de se produire en public. C'est ma hantise. À ce chapitre, mon anecdote du métier favorite concerne le vénérable sir John Gielgud. Pour souligner ses 96 ans, ses amis voulurent lui organiser une fête. Il refusa en leur expliquant qu'il serait en tournée à ce moment-là.» De fait, peu d'acteurs optent pour la re-

traite de bon gré. Pour des exceptions notables comme Greta Garbo et Gene Hackman, combien d'Ernest Borgnine, d'Anne Bancroft et de Laurence Olivier qui travaillent jusqu'à leur dernier souffle?

«J'ai débuté sur les planches tout gamin et je n'ai jamais ar-

rêté, rappelle Christopher Walken. *J'entends continuer ainsi.*» C'est la grâce qu'on lui souhaite, pour notre bénéfice à tous. *A Late Quartet* prend l'affiche le 30 novembre.

Collaborateur
Le Devoir

Je vous ai vue, Marie

LA VIERGE, LES COPTES ET MOI
Réalisation: Namir Abdel Messeh. Scénario: Namir Abdel Messeh, Nathalie Najem, Anne Paschetta. Image: Nicolas Duchêne. Montage: Sébastien De Sainte. Musique: Vincent Segal. France, 2011, 91 min.

ANDRÉ LAVOIE

Tout a débuté par une improbable apparition de la Vierge quelque part en Égypte, phénomène capté par une caméra vidéo et visionné par la famille de Namir Abdel Messeh. Certains l'ont vue, d'autres pas; l'incident a convaincu le jeune cinéaste français d'origine égyptienne d'entreprendre une enquête, devenue une quête (de sens et de ses racines), pour se terminer en fiction délirante reconstituant le retour spectaculaire de la mère de Jésus dans un petit village de la Haute-Égypte.

La Vierge, les Coptes et moi: le titre donne une bonne idée du caractère hybride, et décousu, de cette plongée au cœur des religions chrétienne (pratiquée par les Coptes au pays des pharaons) et musulmane, puisque le Coran s'intéresse aussi à ce personnage. C'est d'ailleurs cette dualité que scrute le cinéaste en retournant dans son

pays d'origine, nous expliquant qu'il avait longtemps refusé d'y remettre les pieds, bien campé dans son athéisme.

Ce qui semble au départ une recherche sociohistorique, entre autres sur l'utilisation politique de ces apparitions au lendemain de la défaite de l'Égypte face à Israël lors de la guerre des Six Jours en 1967 (une piste fascinante peu explorée), bifurque sur les tensions communautaires de deux groupes autrefois alliés. Le cinéaste prend la mesure du gouffre qui maintenant les sépare, mais aussi d'une culture qui les unit toujours.

D'autres fossés d'incompréhension pimentent les pérégrinations de celui qui fut d'abord inspiré par la foi de sa mère pour entreprendre ce voyage en forme de pèlerinage. L'ombre de cette femme, à la fois maternelle et dominatrice, plane sur ce film aussi inclassable que brouillon, dispersé dans son propos mais toujours porté par un humour rassembleur, aussi potache soit-il. Le cinéaste ne partage pas les croyances de ses personnages, mais il ne se place jamais au-dessus de la mêlée. C'est l'affaire de la Vierge...

Collaborateur
Le Devoir



FILMS AMÉRIQUE

Une plongée au cœur des religions chrétienne et musulmane.

Hydro Québec présente

PRO MUSICA
La musique dans toute son intimité

LE CHOEUR NATIONAL DE TAIWAN
40 voix
dirigé par Agnes Grossman
BRUCKNER, SCHUMANN, BRAHMS & FOLKLORE DE TAIWAN
26 novembre 2012 - 20h

STEPHEN HOUGH
Piano
CHOPIN, SCHUMANN, BRAHMS & HOUGH
3 décembre 2012 - 20h

Deux concerts présentés à la
MAISON SYMPHONIQUE

WWW.PROMUSICA.QC.CA
514.845.0532 / CONCERTS@PROMUSICA.QC.CA

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

VIVA VOCE
Peter Schubert, directeur artistique

Un cadeau de Noël musical

Un bas de Noël rempli de motets et de chants de Noël! Œuvres de Palestrina, Victoria, Praetorius, Poulenc, Peter Schubert, François-Hugues Leclair

Le samedi 8 décembre à 19 h 30
Salle de concert Redpath
3461, rue McTavish • 514 398-4547
vivavoce-montreal.com

ESPACE MUSIQUE 100.7 FM
DIFFUSEUR OFFICIEL

ORCHESTRE METROPOLITAIN
YANNICK NÉZET-SÉGUIN

Desjardins PARTENAIRE IN TITRE

CHEF YANNICK NÉZET-SÉGUIN
MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

appassionata
ORCHESTRE DE CHAMBRE
Daniel Myssyk, direction artistique

Départ à l'aube **27 novembre 2012**
La symphonie « Le matin » de Haydn et la Symphonie n° 1 de Beethoven
en collaboration avec la Fondation Père Lindsay
Salle Pierre-Mercure, 20 h

Billets et infos :
passionmusicque.ca / 514 388.5876

Sérénades tchèques
Le nouveau disque d'Appassionata :
Œuvres romantiques de Dvořák et Suk
En vente en magasin
et en ligne !

« Fluidité, drame, conviction dans le jeu : un beau coup de cœur ! »
MÉDIUM LARGE, RADIO-CANADA

« Totalement recommandable »
EDGAR FRUITIER - SAMEDI ET RIEN D'AUTRE

Fondation Père Lindsay
LE DEVOIR

Bach et les romantiques

MAHLER
7 décembre 2012, 19 h 30
SOPRANO SUZIE LEBLANC

BRUCKNER
8 décembre 2012, 19 h 30
FLÛTE MARIE-ANDRÉE BENNY

orchestremetropolitain.com 514 598-0870

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

CINÉMA



Tautou de plomb et de feu

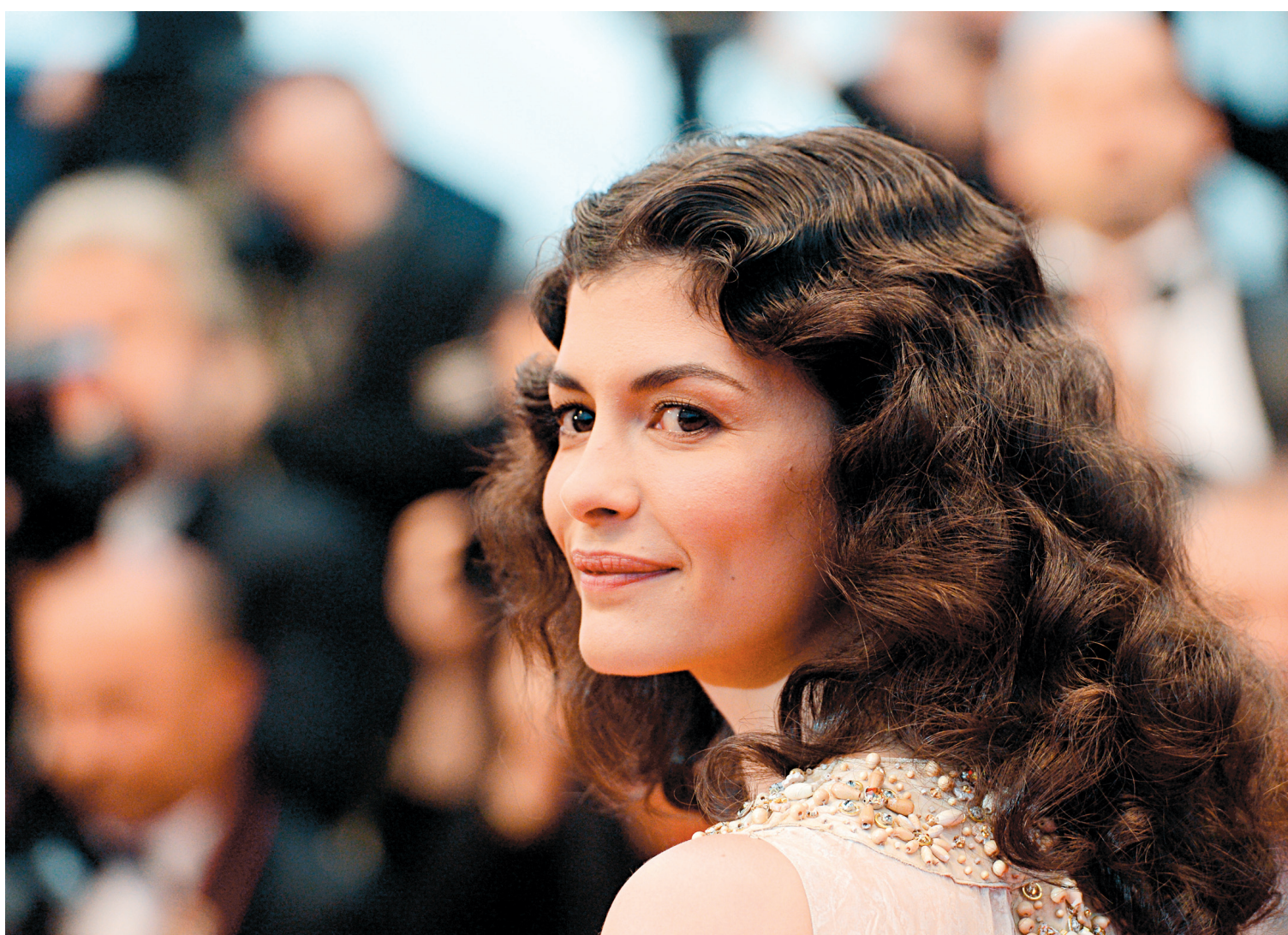
L'actrice incarne une Thérèse Desqueyroux lucide et orgueilleuse dans le film-testament de Claude Miller

MARTIN BILODEAU

Comme critique, il arrive qu'on se trompe sur les films. Plus grave encore, il arrive que, comme journaliste, on se trompe sur les gens. Un entretien en 2008 avec Audrey Tautou m'avait laissé avec l'impression d'une actrice blasée, hostile à l'exercice promotionnel, à qui il faut arracher les mots de la bouche. Quatre ans plus tard, l'actrice rencontrée durant le Festival international du film de Toronto semble avoir fait volte-face. Ses entrevues, elle les donne désormais sans chrono, au feeling. Rien à moitié, c'est Tautou tout entière qui pendant près de 40 minutes m'a parlé en tête-à-tête du «business» qui a pris le dessus dans le monde du cinéma, à la lumière d'un sublime contre-exemple: *Thérèse Desqueyroux*, dans lequel elle a joué sous la direction de Claude Miller, décédé durant la post-production du film et au nom de qui elle le défend sur toutes les tribunes.

Par amitié, par envie, par devoir aussi. «Porter le film de Claude sans lui représente pour moi un défi supplémentaire, me dit-elle, la voix étranglée par l'émotion. Il nous a fait un si beau cadeau avec ce film. Je voudrais me montrer à la hauteur. Lorsqu'on travaille avec un metteur en scène, on se protège, on se cache un peu derrière lui. C'est son film après tout. Mais aujourd'hui, il n'est pas là pour le présenter. Et quand on sait l'inquiétude qui l'habitait en se demandant ce que les gens allaient en penser, ça fout la trouille. Et on a doublement envie que les gens aillent le voir.»

Le roman *Thérèse Desqueyroux*, paru en 1927 et dont l'action est campée dans la région d'Aquitaine, avait déjà fait l'objet en 1962 d'une adaptation au cinéma par Georges Franju, avec Emmanuelle Béart dans le rôle-titre. Audrey Tautou, 36 ans, ne connaissait ni l'un ni l'autre lorsque Claude Miller lui a offert, d'abord le livre, puis le rôle. «L'idée de jouer une criminelle m'a plu tout de



Ses entrevues, Audrey Tautou les donne désormais sans chrono, au feeling, quatre ans après nous avoir laissé la fausse impression d'une actrice blasée, hostile à l'exercice promotionnel.

«Je pense que le public d'il y a vingt ans était plus curieux et avide. Cela dit, je déteste les gens qui disent que le passé était mieux.»

Audrey Tautou au sujet de la culture populaire

suite, explique l'éternelle Amélie Poulain, parce que ça me permettait d'aller vers des émotions plus tragiques.»

Les monstres, c'est les autres

Fille de riches propriétaires terriens, Thérèse accepte sans état d'âme d'être donnée en

mariage à Bernard Desqueyroux (Gilles Lellouche), fils héritier d'une famille voisine. Mais l'histoire d'amour de sa belle-sœur Anne (Anais Demoustier) avec un bel étranger la plonge dans un abîme de doutes et de regrets qui l'amènent à mépriser la société qui l'a enfermée dans un mariage

de conventions, éventuellement à empoisonner son mari à petites doses, sans vraiment l'avoir prémédité.

«Je pense que le monstre, ce n'est pas elle. Ce sont les autres. Mais j'aime le fait que, dans le film, il n'y a pas un parti pris évident qui s'opère», précise Audrey Tautou. L'actrice n'a pas voulu chercher ses indications de jeu dans le roman de François Mauriac, préférant suivre Miller dans le dédale de son interprétation. D'ailleurs, dit-elle, «il serait vain de vouloir proposer une vision du personnage qui soit conforme à l'imaginaire de tout un chacun». Chacun sa Thérèse, en somme, forte ou frigde, bourreau ou victime. Celle de Tautou porte une armure de plomb qui fond sous

l'effet d'un feu intérieur qui gagne en intensité au fur et à mesure que le récit avance. Mais Thérèse possède un avantage sur tous les autres personnages: elle est lucide, intelligente, vive, capable de recul.

«Lorsque nous avons tourné la scène où elle rentre à la maison après le jugement de non-lieu [Thérèse a été accusée de tentative de meurtre], j'ai demandé à Claude: "Est-ce qu'elle a honte? Éprouve-t-elle de la culpabilité?" Il m'a répondu: "Pas du tout. Elle a l'orgueil. Pas de pitié pour les imbéciles." Et Tautou de défendre le caractère de son personnage: «Pour Thérèse, il n'est pas question d'amour. Il est question de liberté. Ce n'est pas un personnage désespéré, ce

n'est pas non plus une rebelle. Elle est obéissante, et c'est ce qui me bouleverse chez elle.»

Audrey Tautou a goûté la démesure des plateaux américains en jouant l'héroïne de *Da Vinci Code* au côté de Tom Hanks. Aussitôt, on lui a prédit une carrière hollywoodienne dont elle n'a pas voulu. Un peu par manque d'ambition, de son propre aveu. Sur tout par envie de rester en France et de défendre un cinéma qui n'est pas formaté et aseptisé. «Amélie Poulain m'a donné une liberté de choix et j'ai préféré proposer aux étrangers des films français. C'est quelque chose dont je suis très fière. Le film de Miller, par exemple, n'est pas un divertissement pop-corn. Il n'aura sans doute pas le succès d'Amélie, mais je vais faire tout mon possible pour le proposer aux gens, parce que c'est un film de cinéma comme je les aime, c'est-à-dire un film qui laisse quelque chose en nous.»

Mais en France aussi, le fossé s'est creusé entre le cinéma d'auteur et celui dit commercial. *Thérèse Desqueyroux* n'a pas été facile à monter. Même avec Claude Miller à la barre. Même avec Audrey Tautou en tête d'affiche. François Mauriac? On n'en parle même pas. De l'avis de Tautou, la culture populaire nous formatte pour qu'on mange ce qu'il y a dans notre assiette. «Je pense que le public d'il y a vingt ans était plus curieux et avide. Cela dit, je déteste les gens qui disent que le passé était mieux. En même temps, je dois reconnaître que la culture du "business" a pris une grande importance. [...] C'est difficile aujourd'hui pour des metteurs en scène de pouvoir faire des films ambitieux.»

Claude Miller était jusqu'à tout récemment un cinéaste d'aujourd'hui. Il est allé rejoindre les cinéastes d'hier. Et avec lui s'envole un savoir-faire dans la rigueur de la simplicité et, surtout, un savoir-vivre le cinéma qui coulait de source entre la tête et le cœur. *Thérèse Desqueyroux*, opus miracle d'un cinéaste en plein combat contre le cancer, prend ainsi valeur d'œuvre de résistance.

Collaborateur
Le Devoir



FILMS DU 3 MARS

Ma vie réelle a été primé aux Rencontres internationales du documentaire de Montréal par le Grand Prix de la compétition nationale.

Droit au cœur

MA VIE RÉELLE
Réalisation: Magnus Isacson.
Image: Martin Duckworth.
Montage: Annie Jean. 90 min.

ODILE TREMBLAY

Couronné aux dernières Rencontres internationales du documentaire de Montréal par le Grand Prix de la compétition nationale, *Ma vie réelle*, ultime documentaire du Montréalais Magnus Isacson, cinéaste de tous les engagements disparu en août dernier, va droit au cœur. Le film témoigne aussi de la méthode du cinéaste, qui privilégiait la lente approche des êtres qu'il filme souvent sur plusieurs années.

Voulant au départ réaliser un documentaire sur des jeunes

décrocheurs de Montréal-Nord, il a bientôt bifurqué vers de simples portraits de quatre jeunes gens que la vie a malmenés, désormais en quête de leur lumière. Le regard de Magnus Isacson, sans jugement mais avec une empathie manifeste, rend toute l'humanité de ses héros ordinaires en brossant en arrière-plan ce quartier de Montréal-Nord où toutes les misères se croisent, mais aussi les espoirs.

Souvent intimidés à l'école, parfois trimballés d'un foyer d'accueil à l'autre, après des parcours de drogue, certains sont sauvés par le hip-hop qui leur donne un moyen d'expression, mais leur vie est marquée dès le départ au fer rouge. Il faut voir le jeune Alexandre se

mettre en quête de sa mère toxicomane et la retrouver pour le pire, mais aller de l'avant tout de même. On suit aussi Michael, d'origine haïtienne, qui passe ses fins de semaine en prison mais continue à veiller sur son frère. Danny, lui, parvient après plusieurs tentatives à s'installer en appartement et veut retourner à l'école. Mikerson se lance dans la musique avec l'aide du travailleur communautaire Don Karnage.

On voit les personnages, blessés, émouvants, évoluer, car ils ont oublié la caméra en adoptant Magnus Isacson, qui rend leur blues avec un doigté remarquable.

Le Devoir

50/50
UN FILM DE BENOIT DELÉPINE ET GUSTAVE KERVERN
«À la fois drôle, amer, féroce et stimulant.»
Nicolas Marcadé, Les Fiches du cinéma
BENOIT DELÉPINE ALBERT DUPONTEL
UN FILM DE BENOIT DELÉPINE ET GUSTAVE KERVERN
Avec la participation de BOULI LAINIER
www.funfilm.ca
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!
EXCENTRIS 514 847-2206
CINÉMA BEAUBIEN 238, Beaubien E. 514-721-0002
LE CLAP

EXCENTRIS
PRIX DE LA COMPÉTITION NATIONALE - RIDM 2012
ET AUSSI À L'AFFICHE:
CHASSEURS DE FRUITS YUNG CHANG EN ATTENTE DE VISA
LA VIERGE, LES COPTES ET MOI NAMIR ABDEL MESSEEH G+
LE GRAND SOIR BENOIT DELÉPINE ET GUSTAVE KERVERN EN ATTENTE DE VISA
TOUT CE QUE TU POSSÈDES BERNARD EMOND G+
SAMSARA RON FRICKE G+
LE TORRENT SIMON LAVOIE G+
CINÉ-KID: CAPELITO FONDATION René Malo G+
DIMANCHE 11H À PARTIR DE 2 ANS
MA VIE RÉELLE MAGNUS ISACSSON, 90 MIN, V.O. FRANÇAISE 13H30, 15H45, 19H15
souplesoup UN NOUVEAU COMPTOIR SOUPESOU P À EXCENTRIS TOUS LES JOURS!
BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL
CINEMAEXCENTRIS.COM

« Le plus bouleversant des films de Bernard Émond !
Superbe Patrick Drolet ! »
- Marc-André Lussier, La Presse
★★★★
- Maxime Demers, Journal de Montréal
Prix Communications et Société 2012
tiff. toronto international film festival
PATRICK DROLET WILLIA FERLAND-TANGUAY GILLES RENAUD
ISABELLE VINCENT BERNARD EMOND BERNADETTE PAYER
TOUT CE QUE TU POSSÈDES
ToutCeQueTuPossedes.com
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS
YouTube LesFilmsSeville